

Il y a un truc qu'il faudrait que je dise.

Un truc que je dois dire.

Je sais pas bien par où commencer.

Faudrait que je raconte ce qui m'est arrivé lors de mes dernières vacances.

C'est là que je suis devenu adulte.

C'est aussi là que je suis mort.

Peut-être que ça veut dire la même chose.

Moi avant, je me racontais tout un tas d'histoires.

Genre... Quand je serai grand, je serai un arbre.

Grand, fier, et les adultes pourront tout juste me chatouiller les pieds.

J'aurai l'écorce dure, une infinité de bras, la tête immergée dans les nuages ; je serai invincible à toutes les agressions et les égratignures.

Genre...

Je serai une étoile de mer, tapie dans les fonds sablonneux, sous la couverture translucide de l'eau.

Non, mieux, je serai une sirène ! C'est vachement mieux une sirène. Comme ça, je pourrai élargir mes horizons de quelques

coups de nageoires et je n'appartiendrai qu'à moi.

Papa n'aime pas trop ça, que je veuille devenir une sirène. Il voit ça d'un mauvais œil. Ses yeux à lui sont toujours gris. Je crois qu'ils ont perdu leur couleur. Ils ont dû être bleus dans une autre vie.

Du coup, pour mon envie d'être une sirène, c'est un secret avec Maman.

Elle ne lui dit pas toutes les fois où je m'en vais voler ses affaires très larges et glisser mes deux jambes dans la manche de ses pulls. J'enroule les chemisiers de Maman autour de ma tête comme un bandeau, et la chevelure me pousse.

L'autre jour, il m'a surpris comme ça. Il a pas fallu longtemps pour que ma joue devienne couleur framboise. À ces moments-là, je devenais fontaine. J'avais pas d'autre choix. Pas à cause de la douleur, mais plus à cause de la honte.

D'un coup et à chaque fois, j'avais très sommeil.

Je voguais sur les vagues de mes larmes ; elles me portaient vers des ailleurs où mes aventures s'intensifiaient. Se densifiaient même.

Les claques, ce sont des portes d'accès royales vers le monde des rêves.

Je crois que Papa m'en veut de quelque chose mais je sais pas bien quoi.

On dirait qu'il cherche sans cesse un prétexte pour hurler. Que pour lui, c'est une question de survie. Autrement, il risquerait l'implosion. Papa, c'est une cocotte-minute qui crache et qui siffle. Ses longs cris mouillés me vrillent les tympans.

Alors moi, je fais attention à ce qu'il y ait aucune faille légale, rien qui dépasse. Les coudes pas sur la table, pas jouer avec la

caisse à outils, pas chanter à table, pas déranger, pas faire de bruit.

À part faire attention à rester dans les clous, ma vie à moi était simple.

Elle était merveilleuse aussi.

Grâce à Maman.

Maman, c'est un phare au milieu de l'océan.

Maman, c'est un silence bleu. Une grande mer sans plis. Elle est presque morte, on dirait. Mais pas tout à fait. Elle dit jamais rien. Ses mots, elle les distribue avec parcimonie. Elle les donne pas à tout le monde.

Papa, lui, c'est le contraire. C'est un gros ventre qui parle. Son slogan, c'est borborygmes et litanies.

(J'ai triché : j'ai regardé dans le dictionnaire.)

Papa est toujours en colère. Je crois même que c'est son métier. Il est contremaître. Son boulot, c'est distiller la peur, crier sur les ouvriers pour qu'ils continuent à travailler. Ça lui va bien. Je crois qu'il oublie de laisser son costume de chef au travail.

Du coup, il se sent un peu obligé de tout contrôler, de gronder, de jeter des éclairs dans tous les sens. Par les regards. Par les mots. Ça retentit partout dans l'appartement. Parfois, ça me tombe droit dessus. Ça me foudroie si fort que j'existe plus.

Maman, elle n'a pas une once de colère en elle.

Maman, c'est aussi un désert de nuit. On dirait que tout glisse sur elle. Plus rien ne la surprend. Elle a tout vu. Tout entendu. Des fois, je cherche du mouvement dans ses yeux comme des petits glaciers, mais elle laisse rien transparaître.

Papa, des fois, il l'appelle le frigidaire et il rigole.

Moi, je trouve pas ça très drôle.

Maman, ça l'agace un peu de rejouer les mêmes scènes, les mêmes mots qu'on peut se dire. Elle préfère le silence. Plus pur.